

COLLOQUE

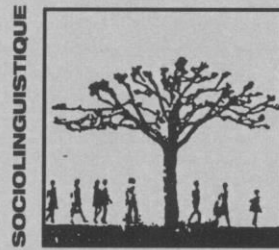
Vitalité sociolinguistique et création culturelle en langues de France aux XXe et XXIe siècles.

Usages et représentations

8 et 9 décembre 2006

Université Paul-Valéry - Montpellier III

Article publié



*Sous la direction de
Carmen Alén Garabato
et Henri Boyer*

***LES LANGUES DE FRANCE
AU XXI^e SIÈCLE :
VITALITÉ SOCIOLINGUISTIQUE
ET DYNAMIQUES CULTURELLES***

L'Harmattan

De l'exiguïté à la contiguïté : une expression littéraire corse forte de ses réalités

*Alain Di Meglio
IUFM Corsica*

Conscience et dépassement de la minoration linguistique

La production littéraire corse de ces trente dernières années est marquée par une double caractéristique : son augmentation quantitative¹ et ses évolutions qualitatives. De nombreux auteurs s'accordent à faire remonter le nouvel élan aux années 70. Cette période recoupe globalement le regain d'intérêt pour les langues et les cultures régionales dans l'Europe entière. Parlant du professeur Fernand Ettore qui, le premier notera les frémissements d'une expression littéraire en renouveau, Jacques Thiers (1999 : 385) dira que « c'était souligner le caractère surprenant d'une production qui avait suivi jusqu'alors la trajectoire des expressions locales » en les qualifiant « d'attachantes mais toujours un peu en lisière du présent et de ses besoins. »

La génération des auteurs des années 70 s'attachera donc dans un projet de double rupture à fonder l'existence d'une langue corse émancipée.

Elle rompra d'abord avec une vision trop figée et sclérosante de la langue et de l'expression littéraire qu'elle engendre. Dépassement du seul sillon traditionnel, ouverture des thématiques et diversification des formes seront au cœur du projet culturel de ces années. Faire du dialecte une langue, faire de cette langue un réel instrument de création littéraire sera le socle du nouvel engagement culturel.

L'émancipation passera aussi par la mise à distance des deux autres langues, le français et l'italien, dans une volonté de défense et d'illustration d'un génie propre de la langue corse. Cette période féconde d'affirmation, de légitimation et de patrimonialisation s'avère aujourd'hui d'une importance majeure dans la mesure où c'est là que le corse forge un appareil critique à même de le légitimer. En même temps ses acteurs culturels lui donnent son statut patrimonial par le recueil et la mise en valeur anthologique et, surtout, par un ensemble de textes de création qui posent le modèle de la langue par la valeur reconnue d'un ensemble d'auteurs.

Lors d'un bilan de vingt années d'écriture corse, Jacques Fusina (1994 : 14) faisant référence à François Paré (1994) avançait l'hypothèse « d'une conscience minoritaire [...] constituée d'hybridité » qui pourrait faire le « pari de la différence » afin de franchir « le seuil de (notre) fragilité ». C'est cette idée de franchissement qui nous a intéressé car elle fonde, à notre sens, sans être exclusive, la part la plus sûre de la vitalité sociolinguistique d'une littérature et participe à rendre la langue minorée mieux armée contre les effets de la diglossie ou du purisme par la force innovante qu'elle implique.

Bénéfices de l'appareil critique et limites d'un renouveau

Le concept de polynomie a permis l'émergence du corse comme langue. D'abord perçu et vécu comme un dialecte de l'italien jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le corse trouve la voie de son individuation (Marcellesi, 2003 : 251) par distanciation de ce dernier remplacé par le français dans le rapport diglossique. Cette affirmation ne put cependant trouver sa véritable pertinence que par les avancées d'un appareil conceptuel et critique puisant largement dans les théories de la sociolinguistique.

Ce contexte favorable d'éclosion de la langue corse a permis à celle-ci d'être nommée, reconnue puis enseignée² et utilisée dans des domaines d'usages qui lui étaient jusque-là interdits. Le concept de

¹ « De 1988 à 2003, ce ne sont pas moins de 12 romans qui ont vu le jour. On peut y adjoindre pour la prose 16 recueils de nouvelles, collectifs ou individuels - ce phénomène de la nouvelle étant du reste certainement l'un des plus significatifs. » (Desanti 2003)

² La loi Deixonne est étendue au corse en 1974

polynomie s'avéra alors utile dans une approche plurielle et inter tolérante. Cette « dialectique de l'un et du multiple » (Ettori 1981) permettait dans un premier temps de construire une unité linguistique pancorse où la variété était acceptée voire valorisée. La codification de 1971³ accompagnait le phénomène par une plurinorme ou norme écrite plurielle. Le corse fondait ainsi son caractère de langue autonome tout en posant un fonctionnement démocratique récusant la reconnaissance d'une variété particulière comme norme standard. Un sartenais (au sud) et un capcorsin (nord) pouvaient ainsi se comprendre ou construire leur compréhension, user d'une communication identitaire dans une même langue et dans leur variété respective, bâtir une identité sur le socle de la tradition orale mais nouvelle et ouverte.

Cette **première ouverture sur soi**, si paradoxal que cela puisse paraître, a permis un double dépassement : celui d'une exclusive communautaire ou d'une vision patoisante d'une part et, d'autre part, celui d'une vision culturelle peu ouverte induite par le monolinguisme et son rapport figé à la norme.

Dans l'expression littéraire, cette mise au point théorique présente l'avantage de couper court au débat sur le standard. Cette première phase de la modernité incarnée par le groupe d'auteurs militants autour de la revue *Rigiru*⁴ a pu accueillir toute une génération en désir d'identité. Malgré l'hétérogénéité des textes fournis, *Rigiru* a su s'inscrire dans le lent processus d'élaboration linguistique qui fonde les langues, fussent-elles petites.

Il reste que ce que l'on appelle aujourd'hui la période du « Riacquistu » (le temps de la réappropriation) a parfois eu par la suite du mal à s'exprimer en dehors de ce que l'on peut appeler une identité réactive. Défendre, illustrer, dire la langue et poser son code comme unique et distant des autres langues a implicitement forgé une utopie identitaire aux lignes mal définies. Sans nier l'importance voire la nécessité d'une telle étape, on peut penser aujourd'hui que le thème de l'engagement a constitué un artefact. Une partie de la production littéraire n'a-t-elle pas été en quelque sorte prisonnière de son projet ? Du moins prisonnière d'une vision spéculaire qui a consisté trop souvent à penser la langue corse et sa littérature face aux autres grandes langues. Francis Manzano (2005 : 143) par exemple objecte : « que des langues comme l'occitan, le basque, le breton etc. ont vocation [...] à concurrencer globalement, entièrement, le français ; et qu'elles échouent historiquement, on sait bien pourquoi, ce qui est la source principale de la frustration. »

Dépasser la minoration sans la doubler

Tout l'enjeu des années qui ont suivi ce mouvement de réappropriation a donc consisté à interpréter, à donner oeuvres et sens à ce mouvement de légitimation, oscillant de façon non toujours alternative entre une identité à sauver et une identité en projet. Bref, la production littéraire corse, forte d'une langue dont la reconnaissance avait fait un pas décisif grâce notamment à son statut scolaire, forte de moyens nouveaux qui iront croissant grâce à la politique de soutien de la Collectivité Territoriale de Corse⁵, aura pour tâche tacite de donner un contenu à cet élan. On peut dire aujourd'hui, eu égard à la croissance certes relative mais bien réelle des ouvrages et des œuvres, que la langue corse s'est véritablement imposée comme langue de création en Corse.

Dans son parcours d'individuation, basé aussi sur une quête de reconnaissance, le mouvement littéraire corse n'a toutefois pas échappé aux phénomènes liés à l'exiguïté (F. Paré 1994). Traitant de l'avenir incertain des littératures minoritaires, Paré (1994 : 9) pose que « les petites littératures vacillent donc entre une gloire un peu surfaite et le désespoir de n'arriver à engendrer que de l'indifférence ».

Le dépassement de la minoration, avec des effets partiellement évoqués ici, est donc passé par un discours critique et une adaptation technique dans le but rendre le corse possible et fonctionnel : langue de communication, instrument et objet d'enseignement et langue de création. L'ensemble

³ Il est fait notamment allusion ici au manuel *Intrecciate et cambiarine* de P. Marchetti et DA. Geronimi dont la synthèse et les propositions orthographiques seront très majoritairement adoptées par la suite.

⁴ *Rigiru*, revue littéraire en langue corse, est née en 1974 et a cessé d'être publiée en 1990 après 26 numéros.

⁵ Nous pensons notamment à l'aide à l'élaboration d'outils didactiques et à la publication

créant une dynamique de dépassement de la diglossie dans laquelle nous nous situons aujourd'hui malgré les lenteurs et les crispations d'ordre psycholinguistique et glottopolitique.

La polynomie en tant que concept forgé par et pour les situations minoritaires s'est avéré très opérant. Entre autres conséquences positives, on trouve le fonctionnement au sein d'un continuum dialectal et linguistique qui réinscrit le corse dans son aire géolinguistique large, aire italique dans une première proximité, romane dans une seconde.

Cette identité linguistique qui s'ouvre à soi peut se reconnaître dans son continuum social et/ou géographique. L'unité de la langue n'est pas remise en cause et ce qui pourrait relever d'une « endofrontière » linguistique - que Viaut (2004 :13) définit comme une « illustration du compartimentage interne » - peut alors être renvoyé à la dialectologie. Pour autant, par des effets peut-être inattendus, la polynomie qui ouvre à soi peut, si l'on nous permet de le dire de façon triviale, ne pas s'arrêter en si bon chemin. Nous pouvons avancer que le concept contribue à prendre conscience d'une complexité du réel à un double niveau : celui des langues et/ou variétés en contact sur un même territoire et celui des langues en continuité sur un espace beaucoup plus large qui ne répond pas forcément au découpage politique donné (comme la région, le territoire national, etc.). Cette hypothèse des effets du concept de polynomie (qui n'en est pas nécessairement une acception étendue) respecte, en même temps qu'elle le dépasse, le processus d'individuation dans la mesure où la frontière devient labile, noueuse et peut révéler d'autres espaces dans un sens historique, ou plus largement anthropologique, utiles à la connaissance de soi, à l'identité en projet.

Il s'agit-là d'une opportunité pour sortir de l'exiguïté. C'est ce que nous proposons de nommer ici l'aménagement d'une **contiguïté** dans la mesure où les espaces sont tout d'abord reconnus puis inscrits dans leur continuité.

Dans les expressions minoritaires, il s'agit d'une affirmation évolutive à partir d'une identité linguistique basée sur la « reconnaissance/naissance » (Marcellesi 2003 : 166) qui affiche ensuite une capacité d'identité/ipséité (Lagarde 2001 : 29), c'est-à-dire ici de l'intégration de l'altérité dans le rapport à soi (le soi étant étendu ici à l'identité collective).

Pour la littérature, le mouvement de réaction (sans le qualifier de réactionnaire) fait peu à peu toute sa place à un espace de création à la fois plus ouvert et mieux assumé. Bref, le corse polynomique s'ouvre sur une expression polynomique corse, espace complexe spécifique à la Corse où les contacts et les continuités avec les autres langues peuvent être approchés, intégrés. S'extrayant d'une double exiguïté, le monolinguisme et la minoration, l'expression littéraire est alors attirée par les tangentes ou les intersections.

Le « couple diglossique corse/français » est devenu central en Corse. J. Thiers (1999 : 387) le considère toujours « comme un enjeu culturel, bien que l'on assiste progressivement à une salutaire levée des interdits en partie responsable des difficultés de la production littéraire précédente. » Il qualifie ensuite la « tendance à la satellisation du corse par l'italien » de « querelles désuètes encombrées d'obscures acrimonies » tout en affirmant « l'ensemble de la population attachée aux langues qui composent le répertoire verbal des Corses d'aujourd'hui ».

Brisant le mythe d'un âge d'or de la littérature ou d'une langue pure, il s'inscrit dans une mise en cause d'une contre-diglossie radicale en fustigeant une idéologie qui prône une langue trop étanche : « les élites corses ont en effet hypothéqué [...] une veine romanesque autochtone. Elles ont aussi retardé le développement d'une prose littéraire trop sacralisée pour être féconde. Tel est le lot d'une société minorée [...] »

Dans la production récente, on peut ainsi identifier, parmi les auteurs les plus remarquables⁶, une tendance qui s'affranchit des frilosités sclérosantes du purisme, qui joue sur les marges ou sur la variété dans la quête d'une expression littéraire innovante. Le fait nouveau s'appuie sur des compétences et des connaissances métalinguistiques : la plupart de ces auteurs connaissent bien les langues dans leur aspect normatif le plus strict et ont une idée assez précise de la situation sociolinguistique corse, grâce notamment à la vulgarisation (un ensemble d'articles et d'ouvrages considérables sur la langue corse) mais surtout à la formation (beaucoup sont enseignants) dispensée majoritairement par l'institution publique.

⁶ Nous les avons choisis en fonction de critères simples somme les avis convergents de la presse (spécialisée ou pas), par le nombre significatif d'ouvrages vendus ou par l'obtention de prix littéraire.

Réalité langagière et réalisme littéraire ?

Nous avons choisi de présenter ici quelques échantillons d'écriture qui nous semblent significatifs des jeux d'expressions qui peuvent se pratiquer dans la contiguïté des langues ou des variétés. Ils relèvent tous d'un choix de narration et non d'une voix de personnage, rendu cohérent ou identifié par son langage. La fréquentation de la marge ou du contact prend sens dans une volonté de critique sociale, d'autodérision. La forme est ainsi consciemment au service d'un fond qui laisse émerger depuis quelques années une littérature réaliste ou naturaliste qui scrute la Corse depuis la ville, sans concession pour ses déviances, ses déboires, les difficultés d'un mal-être et les affres de la minorité en danger de mort culturelle. Cette ère laisse derrière elle non seulement le corpus d'une littérature bucolique ou ethnographique mais encore la production d'un « Riacquistu » qui ne peut chanter éternellement les espoirs et le renouveau de la culture corse et qui a, entre-temps, trouvé les limites d'un engagement et vécu les désillusions du mouvement nationaliste.

Abolir la tentation de l'écart maximal : Ghjuvan Luigi Moracchini

J. Thiers (1999 : 392) tient Moracchini pour « le plus fécond (des) jeunes prosateurs » dans les années 1970. Il détecte déjà une prose « neutre et forte, sans rhétorique voyante et libérée des entraves puristes » qui « décrit la désacralisation des valeurs humaines, universelles ou insulaires. » Après une longue période sans production, Moracchini a renoué avec la littérature en langue corse et, après l'obtention de deux prix pour un recueil de nouvelles, nous propose son premier roman duquel nous avons extrait ce passage :

« Marcu m'hà prupostu di piglià a **piazza** di Anna ch'ellu hà mandatu à apra una **filiali** in B. In fini di settimana, ci ritruvemu ; una volta faci ella a strada, una volta a facciu eiu. Anna si dà di rimenu par stabilì a so attività in B. sperendu ch'ellu ci sarà un **postu** par mè da quì à l'annu chì veni.⁷ »
(Moracchini 2006 : 20)

On pourrait multiplier les exemples chez Moracchini de sa volonté de pratiquer une langue corse qui ne recherche pas une distance maximale avec le français. On constate le choix simple et récurrent dans sa production d'une néologie qui puise dans le français. Par exemple, dans l'extrait, la traduction de « filiale ». On constate encore que l'auteur ne cède pas au purisme en employant le mot « piazza » pour signifier « l'emploi » (acception française), alors que le corse, traditionnellement, ne l'utilise que dans le sens de place, espace (place du village). Cette acception qui constitue un gallicisme est aujourd'hui entrée dans l'usage du corse par contact.

Le choix de l'expression littéraire de Moracchini trouve une voie hors de tout purisme mais sans recherche du mélange. L'auteur connaît la langue, accepte toute l'élaboration de la norme orthographique. La polynomie lui permet une pratique de sa variété qui se manifeste par une codification cohérente mais sans recherche de marqueurs dialectaux, dans le lexique ou dans la norme orthographique, trop ostentatoires. Le sens prime et, dans ce roman, le style se forge au service d'un fond résolument tourné vers une Corse d'aujourd'hui puisque il s'agit d'une étude de mœurs entre jeunes gens en butte à une société en quête de sens et de sentiments.

Assumer le contact comme une réalité, une appropriation et une richesse : Marcu Biancarelli, Marie-Hélène Ferrari

Prix du Livre Insulaire (Ouessant 2001), Marcu Biancarelli est ainsi présenté dans la revue en ligne *Transcript* :

« Les écrits de Marco Biancarelli ont de même eu le grand mérite de mettre un coup de pied dans la fourmilière en s'imposant, avec une écriture volontairement rageuse et dans un corse que les puristes désapprouveraient sans nul doute. Il y a là un ton inédit en corse, souvent provocateur, et qui n'est pas sans rappeler le John Fante des Bandini ou les ouvrages percutants de catalans comme Sergí Pamies ou Quim Monzó : hormis que l'auteur, dans une joyeuse verve iconoclaste, se sert là encore des interférences français/corse de la langue de la rue pour donner corps à son propos. »
(Desanti 2003)

⁷ Marc m'a proposé de prendre la place d'Anne qu'il a envoyée ouvrir une filiale à B. En fin de semaine, nous nous retrouvons ; nous nous déplaçons une fois chacun. Anne se donne de la peine pour stabiliser son activité à B. en espérant qu'il y aura un poste pour moi dans un an au plus tard. (Trad. A. Di Meglio)

Professeur de langue et culture corses, Biancarelli joint lui aussi le fond et la forme pour afficher une langue qui refuse tout académisme et qui sert d'exutoire à un regard sans concession sur la société corse. Dans l'extrait proposé ci-dessous, nous voyons comment l'auteur par une parenthèse métalinguistique réussit, sans faillir à son exercice de littérature, à faire la démonstration d'un purisme réducteur de sens et d'un emprunt linguistique rendu efficient et incontournable.

« I me cumpagni di burdata [...] m'aviani purtatu quì pà cuntinivà di fistighjà i nosci ritruvaglii, ci vulia ch'è ssa sirata firmessi in i mimorii [...] À capu d'un tempu, veni à d'è dopu à dui minuti, c'eramu impatruniti di u *comptoir* - u bancu, diciaria u dizziunariu, ma ghjustappuntu i banca un mancaiani micca quì pà andà à pusà è stà à senta calmamenti è sciaccamanendu i cantadori, ma ma' ch'idda sia ma' à centu anni d'andà à pusà in una sirata paghjesa, dunca u tèrmini di bancu, quì, u lettori u si mittarà un pocu dund'iddu voli, u bancu era u *comptoir* è d'altrondi diciamu cussì, ugnunu d'è cussì a sera ch'è ghje' parlu. »⁸ (Biancarelli 2003 : 50)

Le mot « comptoir » devient ici, à double titre, le symbole d'une véritable appropriation : dans l'intention métaphorique, il marque un territoire d'existence et de pouvoir dans ce monde de la nuit décrit par Biancarelli, monde que l'auteur s'attache à présenter comme l'un des rares espaces de liberté qui restent aux Corses ; au sens sociolinguistique, l'usage délibéré et conscient de l'emprunt au français dans la langue corse marque une volonté d'afficher une réalité sociolinguistique, celle du contact des langues qui constitue l'usage populaire principal du corse et une transgression aux préconisations plus ou moins affirmées. Le jeu tend ici à faire la démonstration à la fois littéraire et métalinguistique de l'absurdité qui consiste à se priver de la richesse de sens apportée par le bilinguisme au nom d'une vision puriste qui, en l'occurrence, réduit considérablement les possibilités de l'expression. La mise en italique du mot et l'explication qui suit affichent par ailleurs le caractère assumé de la démarche dans la mesure où Biancarelli connaît professionnellement le corse, ses variétés et ses préconisations scolaires et/ou normatives.

Mais ce jeu du contact n'est pas systématiquement employé à des fins littéraires ou métalinguistiques. Il s'agit globalement d'un vrai choix d'expression, de style. Le recours au calque comme l'expression « fistighjà i nosci ritruvaglii », gallicisme évident, est assumé sans autre stratégie que celle des besoins de l'écriture et de l'affichage d'un style. Par cette volonté, on peut formuler l'hypothèse d'un choix qui va vers la vie, qui tend à réhabiliter un usage trop souvent stigmatisé par un discours hypernormatif. P. Gardy (1995 : 99) analyse d'ailleurs que, dans le contexte d'une langue en danger, « le texte s'écrit de plus en plus dans la mémoire de l'écrivain, et de moins en moins dans la proximité ou l'échange avec la parole quotidienne, concrète ».

On peut penser cependant que ce type de choix ne peut intervenir que si l'auteur commet un acte d'autorité, c'est-à-dire qu'il donne au lecteur l'assurance d'une détermination choisie, rendue pertinente et non subie. Faute de quoi, incapable de dépasser la minoration, il rejoint la longue litanie des textes folkloriques qui ont ridiculisé les petites cultures. Cela veut dire aussi que la démarche s'accompagne d'une forte conscience sociolinguistique.

Ainsi, Marie-Hélène Ferrari, professeur de lettres à Porto-Vecchio, dans une prose de polar sur fond de spéculation immobilière et de déviances provoquées par l'argent du tourisme, innove de façon inédite. Elle rompt la frontière de la norme et joue avec le registre le plus utilisé par les Corses aujourd'hui. À l'instar d'un Camilleri qui mâtine son italien de sicilien, elle tente un FRC (français régional de Corse) littéraire. Le succès est au rendez-vous lorsqu'elle emploie des phrases du type « Il aurait pu les lui tuer ses chjuchi, il aurait pu. » (Ferrari 2006 : 13). On peut noter toute la corsité de la phrase par le renvoi de la séquence initiale à la fin et par l'emprunt délibéré du mot « chjuchi » (petits). Entre le corse de Biancarelli et le français de Ferrari, la distance entre les codes faiblit et la littérature corse s'enrichit.

⁸ « Mes compagnons de bordée m'avaient amené ici afin de fêter nos retrouvailles, il fallait que cette soirée reste dans les mémoires. Au bout d'un certain temps, c'est-à-dire après deux minutes, nous nous étions rendus maîtres du *comptoir* – « u bancu », dirait le dictionnaire, mais justement les bancs ça n'est pas ce qui manquait ici pour aller s'asseoir, écouter et applaudir sagement les chanteurs, mais pour rien au monde on n'aurait pu s'asseoir dans une telle soirée, donc le terme de « bancu », ici, le lecteur peut se le mettre où bon lui semble, « u bancu » c'est « u *comptoir* » et d'ailleurs c'est ainsi qu'on disait, c'est ainsi que chacun disait le soir dont je vous parle. »

Précurseurs, pères fondateurs ou diglottes ?

En fait, la Corse espace plurilingue ne date pas d'aujourd'hui. On peut même avancer que c'est un état quasi permanent dans l'histoire de l'île. C'est la façon d'assumer et de considérer la valeur d'un texte qui a considérablement évolué aujourd'hui. Par exemple, Mgr de La Foata (poète corse, XIXe siècle) écrivait en quatre langues mais demeurait dans une représentation diglossique très cloisonnée et hiérarchisée :

« Nemmenu Mgr di la Foata era isciutu di issu scumpartimentu : u vescu scrivia in latinu, in talianu, in francesu ; preti Santu si divertia à infilarà sistini in « lingua vernacula di a pievi d'Ornano » par stuzzicà i so paisani »⁹ (Ettori 1978).

Si Santu Casanova est assez généralement perçu comme le « père fondateur » d'une prose libérée qui révélera le corse, Thiers (1999 : 387) et Desanti (2003) dans leur bilan mentionnent toutefois l'écrivain Sebastianu Dalzeto comme la référence absolue en la matière et réhabilite aujourd'hui grâce à l'évolution considérable des approches critiques de la production en langue corse. Thiers (*ibid.*) s'en réjouit : « Quant à Dalzeto, les critiques ont cessé de fustiger une forme trop envahie de gallicismes[...] » et Desanti (*ibid.*), s'appuyant sur la préface de M.J. Vinciguerra lors de la réédition du roman *Pesciu Anguilla*, met en avant l'aspect précurseur de cette prose « plurilingue »¹⁰ :

« Une oeuvre qui, pour son préfacier de 1990 est « la légitimation d'un parler bâtard », en l'occurrence ce corse de Bastia, fortement métissé, « toscan mâtiné de lucquois et de génois, en contact avec un français de plus en plus envahissant » et se laissant « pénétrer de parlers rustiques », -un style en un mot où tant les « langues » que les « langages » se mêlent, au point que le roman fut réputé intraduisible. »

Tout en notant que « cette leçon polyphonique de Dalzeto restera longtemps sans écho », Desanti met encore l'accent sur le caractère très ouvert de cet auteur atypique qui saura se démarquer des trop fréquentes « pratiques remémorantes » (Paré 1994 : 42), caractéristiques de la production littéraire jusqu'à la rupture des années 70 :

« c'est alors l'occasion pour Dalzeto d'orchestrer une formidable cacophonie de tous les « langages » possibles des différents personnages, depuis le fiancé de la soeur du héros, Pergaloun, qui s'exprime en provençal, le prêtre, confessant en italien, l'ami ivrogne, qui entonne des chansons patriotiques françaises, jusqu'au père lui-même qui s'amuse à imiter les différents accents des différents parlers de l'île. »

Moracchini ou Biancarelli ne sont donc pas les premiers à être affranchis de la tentation de l'écart linguistique maximal ou de l'angoisse du contact des langues. Ils évoluent toutefois dans un contexte sociolinguistique mieux décrit, ils utilisent une langue corse mieux armée contre les effets de la diglossie. Dans un projet d'écriture totalement assumé dans son espace identitaire ouvert et pluriel, ils ne prêtent pas le flanc au doute ou à l'accusation de faiblesse d'une langue « orale », « spontanée », « populaire ». Autant de qualificatifs qui dénotent des jugements épilinguistiques condescendants envers une expression littéraire qui ne pourrait exister que soutenue par la ou les béquilles des langues dominantes.

Dalzeto ou Casanova dans leur élan génial en faveur d'une langue corse émergente écrivirent dans un empirisme plein d'allant mais peu averti des effets pervers de l'étau de la diglossie.

L'un dans l'autre : jeux sans frontière et jubilations littéraires

Dans cette organisation de la contiguïté, la langue corse se nourrit en permanence d'elle-même en se patrimonialisant, c'est-à-dire en une démarche dynamique de mise en commun de sa richesse linguistique. L'attitude polynomiste (Comiti 2005 : 96), si elle connaît quelques fluctuations dans son interprétation, a globalement formé les auteurs de la langue corse à une approche tolérante. Elle a développé aussi une saine curiosité de l'autre, du voisin, finalement constitutif de soi dans le projet d'une identité unitaire.

⁹ « Mgr De la Foata lui-même n'était pas affranchi de cette répartition : l'évêque écrivait en latin, en italien et en français ; Preti Santu (l'abbé, nom populaire de De la Foata) se divertissait en enfilant des sizains en « langue vernaculaire de la vallée d'Ornano » pour taquiner ses compatriotes » (Trad. A. Di Meglio)

¹⁰ Desanti précise « Ce « style » de Dalzeto est aussi une illustration exemplaire du « plurilinguisme » de la prose qu'analysait Bakhtine »

Nous prendrons un premier exemple d'utilisation de cette unité/diversité au service d'un jeu narratif dans la prose de polar de Comiti (2004) :

A donna sbuttò à pienghje è paria pronta à vene si menu. A pressione era troppu forte. Tandù Cordilione decise d'aspettà u lindumane pè continuà l'intrattenimentu è fece accompagnà Lisa Benediri ind'a so prupietà, in bor' di mare.

Ci voli à metta si à a so piazza, quantunqua. Veda u maritu chi si faci sbatta in issi cundizioni... si capisci ch'edda l'aghji bisognu d'essa lacata in santa paci. O fiddolu caru, l'avarè po u tempu d'intarrugà la.

Fin dialectologue corse et sociolinguiste, Comiti met ici ses compétences de chercheur au service de la littérature. Il joue sur les deux variétés principales (nord et sud) du corse pour incarner deux narrateurs différents dans son roman. Il ne s'agit pourtant pas ici de respect de réalité ou de cohérence dans la fiction (un personnage du sud et l'autre du nord). Les deux variétés trouvent une fonction de différenciation narrative à deux voix : l'une incarnant le récit au présent et l'autre, plus mystérieuse, une sorte de voix off procédant par incursions dans le récit pour apporter des éléments supplémentaires. Elle le fait sous forme de commentaires, à l'insu du narrateur principal et dans une sorte de complicité avec le lecteur. La variété devenant registre, il instaure ainsi un triptyque narrateur-commentateur-lecteur qui donne une saveur particulière à son texte dans un humour caustique et incisif.

Nous pousserons cette logique de « l'autre voisin » jusqu'au bout du territoire de l'île qui ne clôt pas la langue. À l'extrême sud de la Corse, frontière entre la France et l'Italie, l'exemple des Bouches de Bonifacio est à ce titre significatif. Zone particulière et complexe puisque, hormis le français et les langues immigrées, elle affiche à la fois un isolat linguistique, le bonifacien d'origine ligure, et un pont vers les variétés corso-sardes de la Gallura, le corse de Bonifacio. On sait par ailleurs que douze kilomètres seulement séparent la Corse de la Sardaigne par les Bouches de Bonifacio.

Dans la quête d'une identité corse ouverte, les Bouches de Bonifacio deviennent un espace métaphorique où le questionnement sur les limites prend corps. La Cecla et Zanini (2004 : 5) parlent des détroits dans le monde comme des « [...] Luoghi a contatto con i quali i significati « prendono » come si dice di una mayonese che « prende » ». Ils affirment que les détroits constituent une « metafora tangibile, [...] sono un avvenimento, un luogo dove accade qualcosa che ci pone di fronte in modo scoperto all'impossibile reciproca indifferenza tra noi e il mondo. »¹¹

C'est ainsi que, dans la découverte et l'appropriation de sa langue par l'autre, Paul Desanti (2005 : 44) s'étonne avec une jubilation non réprimée de sa lecture d'un roman en gallurais (variété du nord Sardaigne dialectalement très proche du corse du sud) avec le seul outil de la langue corse polynomique :

« Adimittimula : puru sapendula, ferma sempri maiò a suspresa à custattà chì, à qualchì tiru di a Corsica, a Gaddura s'hè saputa cunsirvà bedda linda a lingua corsa – chì quali po sarà u cursufonu incapaci di capiscia sti filari [...] ? »¹²

Originaire de Bonifacio et pratiquant l'ensemble des variétés linguistiques de ce lieu, nous écrivions en préface d'un recueil d'expressions et locutions de la Maddalena¹³ :

« il (l'auteur du recueil) apporte toute l'originalité d'un îlot qui laisse émerger une langue des îles intermédiaires qui, sur la base de la variété sartenaise du corse, croise du bonifacien, du gallurais, du napolitain et du sarde. Elle témoigne de cette entité territoriale que sont les Bouches de Bonifacio, espace carrefour qui, loin de se laisser confiner par les états-nations, s'entête à être le maillon cohérent qui permet de passer de la Corse à la Sardaigne. »

¹¹ « lieux en contact » où le sens « prend » comme on le dirait d'une mayonnaise lorsqu'elle « prend ». « métaphore tangible [...], ils constituent un événement, un lieu où quelque chose se passe nous mettant, de manière ouverte, face à l'impossible indifférence réciproque entre le monde et nous » (Trad. A. Di Meglio)

¹² « Admettons-le : on a beau le savoir, la surprise demeure de taille lorsqu'on constate que, à quelques brasses de la Corse, la Gallura a su parfaitement conserver la langue corse – où est le corsophone qui soit incapable de comprendre ces lignes ? » (Trad. A. Di Meglio) L'auteur dont il est question est ici GC Tusceri (1993) (Trad. A. Di Meglio)

¹³ Îlot sarde dans les Bouches de Bonifacio qui pratique une variété de gallurais encore plus proche des parlars de l'extrême sud de la Corse. L'auteur du recueil à paraître est Antonio Conti, *Parole, locuzioni espressive, modi di dire della parlata isolana*, Paolo Sorba Ed., La Maddalena)

Dans cette connivence avec le gallurais, il y a bien plus qu'une empathie. La langue corse déborde et se retrouve chez les Sardes. Le Sarde n'est plus alors un étranger par la frontière entre la France et l'Italie. Il recouvre l'identité corse qu'il contribue à construire. On mesure d'emblée toutes les implications citoyennes, culturelles et humaines qu'implique cette conscience sociolinguistique ouverte qui vient rogner systématiquement les frontières. Les repousser revient alors à bâtir sans cesse un espace identitaire labile, pluriel et dynamique.

Ce jeu de contigüités implique encore tout le recours à la traduction que nous n'aurons pas le loisir de traiter ici. Usage controversé, discuté mais non tabou, la traduction, quand elle est l'instrument d'une circulation des œuvres devient utile et féconde. Elle instruit et provoque des échanges entre productions moins bien instituées.

L'un dans l'autre, se retrouver dans l'ailleurs voisin, connaître et se reconnaître : la voie d'un dépassement de la minoration passe nécessairement par la frontière. Ces fréquentations de la mitoyenneté ne sont pas le fait d'une langue bâtarde. La réhabilitation des pionniers et la réussite littéraire de quelques auteurs récents affranchis de la crainte du contact linguistique sont des signes tangibles de vitalité sociolinguistique. Sans être le tout, le vrai ou le juste de ce qui s'écrit en Corse aujourd'hui, ils apportent cette part de transgression, de pont, de tentative de franchissement des limites, de fréquentation de la marge qui constituent le potentiel créatif nécessaire à toute langue vivante.

Il est certain que la démarche est d'autant plus recevable que le processus de patrimonialisation se fait aussi dans l'élaboration, l'équipement linguistique, la défense et l'illustration d'une langue corse toujours en devenir. Faute de quoi la minoration, la diglossie, l'hégémonie de la langue dominante dissolvent le patrimoine linguistique. Mais la contigüité, fille de la polynomie, garantit ce pan de liberté qui défend la diversité, nourrit l'innovation et fonde une identité non exclusive.

Bibliographie

- COMITI J.M. (2005) *La langue corse entre chien et loup*, L'Harmattan, Paris
- DESANTI P. (2003) « Une prose dialogique » in revue en ligne *Transcript* n° 17 (La Corse) http://www.transcript-review.org/issue.cfm?issue_id=17&lan=fr
- ETTORI F. (1978) « U veru Santu Casanova », in revue *Rigiru 11*, Ajaccio
- ETTORI F. /FUSINA J (1981) *Langue corse, incertitudes et paris*, Ajaccio, Scola corsa et Maison de la Culture de la Corse,
- FUSINA J. (coord.) (1994) *Littératures et diglossies, 20 ans de production littéraire*, Actes du colloque de Corti sept. 94, CRC/U. de Corse, Corte
- GARDY P. (1995) « Une écriture de l'ambiguïté ? Le « lien à la langue » dans l'écriture occitane, 1965-1994 », in Fusina (coord.) *Littératures et diglossies, 20 ans de production littéraire*, Actes du colloque de Corti sept. 94, CRC/U. de Corse, Corte
- LA CECLA, F./ZANINI, P. (2004) *Lo stretto indispensabile, Storie e geografie di un tratto di mare limitato*, Mondadori, Milano
- LAGARDE, C. (2001) *Des écritures bilingues. Sociolinguistique et littérature*, L'Harmattan, Paris
- MANZANO F. (2005) « Les langues régionales de France sont-elles égales dans le recul ? Éléments de réflexion et de programmation pour une approche anthropologique, écologique et systémique des langues de France » in revue MLMS ed. Saint-Chamas. <http://www.marges-linguistiques.com>
- MARCHETTI P/GERONIMI D. (1971) *Intricciate è cambiarine* (manuel pratique d'orthographe et d'orthoepie corse), Nogent-sur-Marne, Ed. Beaulieu
- MARCELLESI, J.B. (2003) (et all.) *Sociolinguistique : épistémologie, Langues régionales*, Polynomie, L'Harmattan, Paris
- PARE F. (1993) *Les littératures de l'exiguïté*, Le Nordir, Québec
- PARE F. (1994) *Théories d la fragilité*, Le Nordir, Québec
- THIERS J. (1989) *Papiers d'identité(s)*, Levie, Albiana.
- THIERS J. (1999) « Les méandres de la prose corse » in *Mémorial des Corses*, Vol.7, Albiana, Ajaccio,
- VIAUT A. (2004) « La frontière linguistique de la ligne à l'espace : éléments pour une schématisation », Revue de sociolinguistique en ligne *Glottopol* n° 4 – juillet 2004, *Langue de frontières et frontières de langue* http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero_4.html

Production littéraire (ouvrages cités)

- BIANCARELLI M. (2003) *Pegasi, astru virtuali*, Albiana, Ajaccio
- COMITI J.M. (2004) *U salutu di a morte*, Albiana, Ajaccio
- DALZETO S. (1990 Réed.) *Pesciu anguilla*, La Marge, Ajaccio
- FERRARI M.H. (2006) *Le destin ne s'en mêle pas*, Clémentine, Porto-Vecchio
- MORACCHINI G.L. (2006) *Micca nomi*, CCU/Albiana, Ajaccio
- TUSCERI GC. (1993) *Di stenciu a manu mancina*, Sotziedade culturale, Casteddu de sa Fae (Sardegna)